

*Meilleur
avant...*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Meilleur avant... / Dominique de Loppinot

Nom: de Loppinot, Dominique, 1979-, auteure

Identifiants: Canadiana 20250034522 | ISBN 9782898044953

Classification: LCC PS8623.O68 M45 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les éditions JCL

Images de la couverture: Freepik / ZulfaHusein,
alfmaler, aziseptian

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

**DOMINIQUE
DE LOPPINOT**

Meilleur avant...

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Miss Poutine, 2024

*Un ami, c'est quelqu'un qui nous connaît
bien et qui nous aime quand même.*

— HERVÉ LAUWICK

Pamela

Je sens des yeux insistants posés sur moi pendant que je tonds la pelouse du luxueux immeuble en copropriété. Je crois savoir à qui appartiennent ces iris indiscrets. À cette même personne qui, en dépit de son âge avancé, n'a de toute évidence jamais appris qu'il est impoli de fixer les gens. Malgré tout, juste pour la forme, je m'arrête brièvement afin de confirmer mes doutes. Eh oui, c'est bien ce que je croyais : la dame qui vit au deuxième étage est encore sortie pour mieux m'épier. Avant, lors de chacune de mes visites, elle se contentait de m'observer arpenter « son » terrain, le nez collé à la baie vitrée de son condo. Maintenant, dès que je franchis les limites de son champ de vision, elle passe à l'étape suivante dans le but de pouvoir mieux m'espionner : se poster sur le balcon.

En jaquette et appuyée contre la rampe, la vieille écornifleuse suit mes moindres déplacements avec un intérêt quasi indécent. Si seulement elle s'en tenait à me lorgner de loin, mais non. Elle prend toujours un malin plaisir à assurer un contrôle rigoureux de mon travail même si personne ne lui a demandé de le faire. Un genre de contremaître autoproclamé, quoi ! Chaque semaine, elle apparaît pendant que je range mon matériel, prête à passer au prochain client. Avec son énorme chat roux qu'elle tient en laisse même s'il est trop boudiné pour essayer de fuir, elle m'indique d'un index

directif les endroits que j'aurais, selon ses hauts standards de qualité, négligés. C'est la spécialiste du chipotage. Je la soupçonne de mesurer à l'aide d'une règle la hauteur de l'herbe avant mon arrivée pour fins de comparaison. Une rumeur circule même à son sujet, au sein des employés de la compagnie d'entretien paysager. Il paraît qu'elle entrerait les données obtenues dans un tableau Excel. Pour suivre assidûment l'état de la pelouse. Et, bien sûr, faire suer (dans tous les sens du terme) ceux qui sont chargés de son entretien. Ce ragot s'avérerait que je n'en serais pas surprise. Le bel âge, comme on l'appelle, n'est pas toujours aussi beau que son nom l'indique!

Inutile de préciser que je dois puiser au plus profond de mon être la zénitude nécessaire pour gérer mes interactions avec la résidente en question. Et que je tâche toujours de garder en tête que peu importe le contexte, le client est réputé avoir toujours raison. Même s'il ne fait aucun doute qu'il a tort, ce qui, disons-le, est très souvent le cas. Ainsi, j'arrive à supporter la chipie du deuxième. Mes exercices de respiration me sont utiles, la technique du 4-4-8 étant celle vers laquelle je me tourne le plus souvent. Ainsi, je peux contenir les montées de colère, de stress ou de frustration, dans le cas présent. Presque trop simple, elle consiste à inspirer pendant quatre secondes, retenir l'air pendant quatre secondes et expirer durant huit secondes. Ça fonctionnait bien, en début de saison. Reste qu'après cinq mois à affronter la Gestapo du gazon, ma réserve de patience commence à être à sec et ce truc a perdu de son efficacité.

Alors que, juchée sur son perchoir, la septuagénaire soutient mon regard avec une hargne intimidante, je lui envoie la main de façon démesurément enthousiaste, un sourire exagéré au visage. Une riposte passive-agressive

tellement satisfaisante et qui la saisit instantanément. Prise au dépourvu, la harpie détourne la tête en faisant mine de frotter une saleté. Madame a subitement l'air fort occupée. Voilà qui est mieux, car j'étais sur le point de lui demander si elle voulait ma photo, ce qui aurait pu être perçu comme un affront. Ou une déclaration de guerre. Après *La semaine verte*, la guerre verte. Des mottes qui revolent partout, un terrain dévasté, on ne veut pas ça. Quoique... je dois bien l'admettre, dans mes fantasmes de revanche paysagère, ce scénario présente un potentiel fortement attractif.

Contentée, je repars de façon théâtrale, menton relevé et dos bien droit. Je pousse la tondeuse avec une détermination renouvelée sur à peine deux mètres avant de poser le pied sur un truc mou. Et brun. Fraîchement déposé, presque encore fumant, comme s'il m'attendait. Évidemment ! Si on est trois à arpenter le même périmètre et qu'il y a un seul caca de chien, c'est moi qui vais marcher dessus. Une règle non écrite. Tannée d'être victime de cette malédiction de merde, sans jeu de mots, je lâche un juron bien senti. Alors que je tente de nettoyer ma semelle avec les moyens du bord, j'entends des gloussements. La démonsse du deuxième n'a pas perdu de temps !

En reprenant mon travail, je m'imagine avec une jouissance indescriptible lui balancer une crotte au visage. Pour une rare fois, je croise les doigts pour qu'elle descende. Pendant que je me cringue allègrement, j'entends dans ma tête Manuel, mon meilleur ami journaliste, me recommander de me calmer le pompon. Il a trop couvert de faits divers, en début de carrière, je crois. Trop de chicanes de voisinage qui ont mal viré et de cas de rage au volant. Heureusement

pour la vieille malcommode, il est peu probable que je me retrouve dans une telle situation : une tondeuse est munie d'une poignée, pas d'un volant.

Irritée, je me réfugie dans ma bulle pour terminer ma besogne. En arrivant au coin de la bâtisse, tout près du stationnement, j'aperçois un homme qui m'interpelle en agitant la main impatiemment. J'en déduis qu'il souhaite me parler, mais force est d'admettre qu'il s'y prend très mal. Je suis quoi, moi ? Une servante ? En faisant fi de son attitude, je ravale mon agacement et j'accède à sa demande. C'est certainement l'un des résidents de l'endroit, ce qui lui vaut d'être traité de façon avenante et professionnelle. Peu importe ce que j'en pense.

J'éteins la tondeuse, retire mes coquilles antibruit et me dirige vers lui en inspirant lentement. Je note aussitôt la présence de sacs réutilisables d'une grande chaîne de mode à ses pieds. Ils débordent de matières recyclables, un détail qui me ravit d'entrée de jeu. Monsieur n'entend pas à rire, mais au moins, il remplit ses responsabilités écocitoyennes. Un bon point pour lui. Je relève également son joli minois. Une beauté qui transcende l'air de bœuf qui crispe ses traits. Un visage hâlé, encadré par une chevelure blonde de la longueur parfaite. Ni trop courte ni trop longue. Dommage, l'homme porte des verres fumés, ce qui m'empêche de vérifier si ses iris sont en harmonie avec le reste de l'œuvre. Du chef-d'œuvre serait le mot juste dans ce cas-ci, car même son habillement est remarquablement soigné : pantalon chic marine à carreaux, chemise bleu clair et souliers en cuir brun à bout pointu. Voilà quelqu'un qui a beaucoup de goût. Plus que moi, avec mes vêtements de travail bien crasseux et loin d'être avantageux pour la silhouette. Mon front est en sueur et ma tresse a connu

des jours meilleurs. Bref, j'ai l'air de la chienne à Jacques. Non... D'après moi, elle fait moins dur que moi. En tout cas, si j'avais espoir d'arracher une parcelle de sourire à M. Sérieux ici présent, aussi bien oublier le projet.

— Est-ce qu'il serait possible de tasser votre camion ? s'enquiert-il de but en blanc en pointant le véhicule de la compagnie d'entretien paysager qui m'embauche.

— Bonjour ! Vous allez bien ? Moi, ça va, en tout cas. Merci de le demander.

Il reste coi, déstabilisé par mon aplomb. Il a beau être mignon comme tout, et, je dois le dire, posséder une voix aussi réconfortante qu'un gros câlin, ça ne l'exonère pas des formes de politesse de base ! Il allait donc de soi que je lui serve le traitement que je réserve à tous ceux qui ont la fâcheuse tendance à aller droit au but, sans se badrer d'appliquer les règles de bienséance de base.

— Euh... Oui, désolé. Donc... vous pouvez le bouger ? demande-t-il à nouveau, aussi bêtement que la première fois. C'est parce que, tsé... il bloque les bacs.

Il désigne d'un menton hautain les conteneurs bleus et verts alignés au fond du stationnement, que la remorque bloque partiellement. Partiellement, comme dans « pas complètement ». Et dans « si tu fais le tour, tu devrais arriver à te faufiler, mon champion ». De plus, le gars est svelte, il peut aisément atteindre les bennes. Même pas besoin de faire des contorsions. Ce n'est pas le Cirque du Soleil, là. En revanche, si on regarde froidement la situation, le client a vraiment raison. C'est mon erreur. Puisque tous les espaces étaient pris, je me suis délibérément garée en plein milieu de l'allée centrale, en m'assurant que je

n'empêchais aucun résident de sortir avec son véhicule. Pour ce faire, j'ai dû avancer afin de me coller le plus possible sur les poubelles, pensant naïvement que personne n'aurait besoin d'y accéder. Que j'aurais le temps d'effectuer mon travail sans qu'on me demande de m'enlever du chemin. Raté. La loi de Murphy à son meilleur.

— Oui, oui! Je fais ça tout de suite! répliqué-je en luttant contre l'envie de lui balancer un «S'il vous plaît, peut-être?» Toutes mes excuses, monsieur.

— Hmm, hmm... J'imagine que l'interdiction était pas assez visible, ajoute-t-il, sarcastique, en référence aux écriteaux avec un énorme P rouge barré, apposés sur les bennes métalliques. Vous porterez attention, la prochaine fois. C'est super simple à comprendre.

Je me mords les lèvres presque au sang pour ne pas répondre quelque chose que je risquerais de regretter et me contente de lui offrir une risette polie en regagnant le véhicule. Pendant que j'exécute la délicate manœuvre, et j'ai nommé «reculer sur toute la distance sans perdre mon calme ni le contrôle de la remorque», je peux le voir déverser le contenu de ses sacs... dans le conteneur à déchets! En voilà un qui vient de perdre le seul point qu'il avait en banque... Contrariée, je serre le volant de toutes mes forces, en essayant de respirer au lieu de fulminer. 4-4-8...

Une fois stationnée un peu plus loin sur la rue, je prends mon temps avant de sortir, espérant ne pas recroiser le résident. Je constate avec désarroi qu'il lambine aussi, les yeux rivés sur son téléphone, à quelques pas des bennes. Lorsque je le vois porter l'appareil à son oreille, je sors en vitesse et file vers ma tondeuse, déterminée à accomplir le reste du travail. En passant à la hauteur de l'homme, je jette

une œillade furtive dans sa direction. Si beau, mais si chiant ! Quel gaspillage ! Ça devrait être interdit. Tout comme entraver les poubelles des immeubles, en fait. Songeant à sa remarque incendiaire, je tente ardemment de faire rugir le moteur de la tondeuse, juste pour embêter le gars un peu et nuire à la qualité sonore de son appel. Je tire comme s'il n'y avait pas de lendemain sur la corde du démarreur, en vain. Elle reste bloquée, la maudite. Je m'acharne malgré tout, comme une débutante un peu nouille qui ne voit pas l'évidence. De son poste de surveillance, la dame du deuxième assiste à la scène et, sans surprise, semble se délecter de mes déboires.

Respire, Pamela, respire. On dira ce qu'on voudra, mais il existe de ces moments où même faire passer l'air dans nos poumons tient du miracle. Celui-ci en est un bon exemple. Je m'essuie le visage, inspire un minimum et m'apprête à réessayer de réanimer la tondeuse lorsqu'une voix suave s'élève à proximité :

— Le karma est sans pitié. Comme quoi on lui en passe pas, à celui-là !

Le bellâtre à la voix enivrante se tient à deux pieds de moi, les mains dans les poches et un rictus au coin des lèvres. C'est beaucoup trop de nonchalance pour oser me balancer une vacherie de la sorte. Je devrais, je le sais, acquiescer, rire idiotement et appeler du renfort pour m'aider avec mon problème technique. Je sais aussi ce que je dois éviter : embarquer dans une joute verbale. Avec. Un. Client. Mais je n'y peux rien, il y a des limites à ce que je peux endurer sans répliquer.

— En effet... Eh là là ! Quelle journée ! Je me console en me disant que vous avez au moins pu atteindre les poubelles,

ajouté-je, sarcastique à souhait. D'ailleurs, si je peux me permettre, je vous ai vu jeter des matières recyclables, ça se peut ?

— Euh... Ben...

Le beau blond me regarde, bouche bée. Un siffleux sur le bord de la 30. Il est hypnotisé par l'intelligence de ma répartie. Ce qui me donne envie d'en rajouter. Juste un peu... Oh, allez ! Je me gâte.

— C'est pas grave, là ! J'imagine que l'information est pas assez visible sur les conteneurs, précisé-je, narquoise. Vous porterez attention. Bac bleu : papier, plastique et verre. Bac vert : les déchets. Super simple à assimiler.

J'esquisse un rictus formidablement acerbe et, sans lui laisser le temps de comprendre ce qui vient de se passer, je tente à nouveau de démarrer la tondeuse en priant qu'elle daigne coopérer. Comme s'il avait entendu mes doléances, le moteur tousse un peu, puis se met à ronronner. Je salue l'homme aux vidanges et m'éloigne sans demander mon reste, au summum de la jubilation.

Quand je complète la besogne et que mon équipement est rangé dans la remorque, je constate avec soulagement que la dame du deuxième ne m'a pas fait grâce de sa visite d'évaluation hebdomadaire. Ça tombe à pic : je ne sais pas comment j'aurais réussi à rester polie. Je me sens vulnérable, aujourd'hui. Encore plus après l'échange avec le pétard à la mèche courte. Bonne nouvelle, la saison achève. Mon calvaire arrive à terme, car les contrats de service terminent à la fin d'octobre. Dans moins de deux semaines, je tournerai la dernière page de la trépidante histoire « Pamela tond le gazon en attendant d'identifier

ce qu'elle veut faire de sa vie ». Le problème, en revanche, c'est que j'ai décidé de donner ma démission avant de trouver la réponse à cet épineux questionnement. Ça me paraissait vraiment un détail à ce moment-là. Depuis, je suis tombée sur cette citation de l'écrivain français Frédéric Beigbeder : « Chaque détail prend de la valeur quand plus rien n'a de sens. » Alors j'espère être frappée par l'illumination divine avant l'arrivée des premiers flocons. Sinon, parce qu'il faut bien que je gagne ma vie, je devrai me farcir la suite de ma désolante saga autobiographique : « Pamela se lève en pleine nuit pour débayer l'entrée des gens dès qu'il tombe plus que deux centimètres de neige. »

Ma carrière en entretien paysager ne devait, en principe, durer que le temps d'un soupir. C'était un entre-deux, rien de plus. Après une décennie à œuvrer dans le domaine de la mode, j'ai craqué. Trop de pression, trop de conflits de valeurs. Pas assez de relations humaines et de signification. J'étouffais. C'est ce besoin d'air qui m'a menée à travailler pour une entreprise de paysagement de mon coin. Vivre mes étés dehors avec pour seule tâche de passer la tondeuse et manier le taille-bordures me convenait à merveille. Tout comme les quelques semaines de congé avant de reprendre du service, avec un tracteur à neige, cette fois. Une pause forcée qui me permettait de faire ce dont j'avais envie. De m'investir pour aider mon prochain. De sentir que je contribuais à rendre le monde meilleur. Et puis tailler le gazon ou enlever la neige ne nécessite pas de gros efforts intellectuels. Ça se fait machinalement, ou presque. Je pouvais m'évader dans mes pensées, réfléchir à mon avenir, songer à ce que je désirais vraiment.

Alors ce choix professionnel était temporaire. Du moins, il devait l'être. Mais chaque année, quand la fin des contrats

arrivait, je me dégonflais. Jusqu'à cette année. J'ai donc annoncé à mon patron que je ne reviendrais pas pour les opérations de déneigement, même si je n'avais pas encore de plan précis. Au fond de moi, je savais pertinemment que si je ne faisais pas le saut maintenant, je ne le ferais jamais.

Pierre-Alexis

Karim pouffe de rire. Il se paie ma tête sans retenue! Ça m'apprendra à essayer de faire du *small talk* avec l'un de mes employés! Et pas n'importe lequel: le potineux par excellence! Mon gérant adjoint vient à lui seul de démontrer pourquoi je préfère séparer ma vie professionnelle de ma vie personnelle. Mais puisque j'ai un désir constant de m'améliorer comme patron et comme être humain, je reste toujours ouvert aux conseils. Et l'un d'eux m'a poussé à lui raconter l'étrange interaction que j'ai eue avec la femme à la tondeuse ce matin. Pour développer l'esprit d'équipe, établir une certaine camaraderie ou quelque chose du genre. Alors, je me suis confié. Le pire, c'est que je n'avais rien planifié. C'est sorti tout seul, presque naturellement. J'ai ressenti le besoin subit d'en parler et Karim est passé pour me demander quelque chose au même instant. C'est ce qu'on appelle être au bon endroit au bon moment. Il en a eu pour son argent, du moins si j'en juge par son expression pendant que je lui relatais ma mésaventure. D'après moi, il s' imagine déjà partager l'information avec ses collègues qui raffolent des pauses-potins quotidiennes qu'il se charge d'animer avec un enthousiasme sans bornes.

— Ouin, tu te l'es fait dire, en tout cas! s'exclame-t-il, amusé. Elle a du *guts*, cette fille...

— Comment, du *guts*? Moi, j'appelle plus ça avoir du front...

— Ben là... *Boss*... Tu le sais, que t'es pas le plus écolo!

— Pardon?

Je le dévisage, les sourcils froncés, attendant qu'il daigne préciser sa pensée. Mais la précision se laisse désirer. Apparemment, Karim croit avoir tout simplement nommé l'évidence. J'ai des petites nouvelles pour lui : je n'ai peut-être pas ma carte de membre de Greenpeace et je ne suis pas les prises de position enflammées de Greta sur les réseaux sociaux, mais je pense que je fais ma part pour l'environnement! Ce que je m'empresse de lui souligner en nommant le premier exemple qui me vient à chaud.

— Et qui a décidé d'opter pour les sacs réutilisables au magasin, hein, qui? C'est Bibi. Ben oui... T'avais oublié ça, hein?

Moi qui croyais l'impressionner, je vais devoir trouver mieux. Surtout que sur ce coup-là, je n'ai pas grand mérite : ce changement respectait simplement une politique environnementale développée par le siège social que les franchisés de L'Entrepôt de la Mode, dont je fais partie, n'avaient qu'à appliquer.

— OK, mettons que je te concède ce point, réplique-t-il, sceptique, qu'est-ce que t'as à répondre par rapport aux bouteilles de plastique?

— Quoi? Voyons, j'ai acheté un distributeur flambant neuf pour la salle des employés!

Je joue les innocents, mais je sais très bien à quoi il fait référence. Je n'y peux rien, j'ai horreur des bouteilles

réutilisables. Qu'on me traite de capricieux, je n'en ai que faire. Et je ne me mets pas la tête dans le sable, loin de là, je suis dédaigneux et je l'assume pleinement. Et qu'on me le reproche ne changera rien au dégoût que j'éprouve. Qu'ils soient en plastique ou en métal, ces contenants finissent toujours par être sales. Et l'eau qu'on y met a inévitablement un drôle de goût. Un goût de « revenez-y pas » qui me rebute et me coupe toute envie de m'hydrater. Alors j'ai choisi mon combat et j'ai priorisé ma santé au détriment de la lutte au plastique.

— Regarde... Je l'avoue, je pourrais utiliser des verres en vitre, mais que veux-tu ? Une bouteille, ça se trimballe tellement mieux !

— OK, mais des bouteilles de plastique, ça se recycle. Le fameux ruban de Möbius, c'est pas une décoration, tsé ! ajoute-t-il sur un ton sarcastique. Il a sa raison d'être ! Grâce à lui, tout le monde, partout à travers la planète, sait quoi mettre dans le bac bleu. Ben... presque tout le monde !

Bon. Je connais Moby, le chanteur, Moby Dick, la baleine, mais Möbius manquait à mon vocabulaire jusqu'à aujourd'hui. Heureusement, merci au contexte, j'ai compris qu'il s'agit du fameux symbole du recyclage. Je ne suis pas si pire, pour un gars « pas tellement écolo » ! Cependant, Karim semble croire à tort que je ne fais pas la distinction entre un déchet et une matière qui peut connaître une deuxième vie. Je me retiens de me lancer dans un affrontement que je suis destiné à perdre. Karim, du haut de ses vingt-cinq ans, a une conscience environnementale aiguisée, à l'instar des autres jeunes de la génération Z. Si on ajoute sa grande curiosité intellectuelle et son bagage impressionnant pour son âge, il en connaît bien plus que moi à bien des égards. Cependant,

il a tort sur un point : je maîtrise l'ABC du recyclage. Nul besoin d'être un expert ni de posséder un diplôme universitaire pour savoir ce qui va dans le bac bleu ou non ! Ça exige seulement une connaissance élémentaire des couleurs. Justement, il se trouve que j'ai réussi ma maternelle et que je peux différencier le vert du bleu.

— Hey ! Je me suis trompé, ça arrive, non ? demandé-je, agacé. J'étais absorbé dans mes pensées, c'est tout.

— Hmm, hmm... Moi, je pense qu'elle était *cute* et qu'elle t'a fait de quoi. Quand tu parlais d'elle, tu rougissais. Ça ment pas. Elle t'est tombée dans l'œil ! Pis ça t'a perturbé.

— Pas vraiment, non. J'étais préoccupé, y a des jours de même !

Mon employé hoche la tête et m'adresse une œillade empathique. Sans en connaître les menus détails, il est conscient que mon quotidien chargé d'entrepreneur n'est pas de tout repos. Alors c'est suffisant pour qu'il ne revienne pas à la charge avec son hypothèse boiteuse. Ça me convient, surtout qu'il a visé dans le mille et que je n'ai pas envie de lui donner un autre os à gruger : j'ai été déconcentré par cette femme et c'est ce qui m'a mené à déposer mon recyclage dans les poubelles. Je n'ai pas tant été frappé par sa beauté naturelle que par ce qu'elle dégage. Il y avait quelque chose de puissant qui émanait de sa personne... Une fougue, une sincérité et une authenticité qui m'ont désorienté. Additionnés à son caractère bouillonnant, tous les ingrédients étaient réunis pour me chambouler. Tellement que j'ai été malhabile dans mes propos à son endroit. J'ai même simulé la réception d'un appel pour me laisser le temps de me ressaisir, mais de toute évidence, je n'ai pas su rattraper

mon faux pas par la suite. Au contraire, j'ai empiré la situation. Vu la façon dont notre brève interaction s'est soldée, la situation est irrécupérable.

J'ai fait un fou de moi et une magnifique inconnue est convaincue que je suis un deux de pique qui a certainement échoué le niveau préscolaire. En revanche, je me console en me disant que la saison de la tonte des pelouses se termine à la fin du mois. Je ne risquerai donc plus de croiser cette femme. D'autant plus que Norma Guérard, la grincheuse de calibre international qui vit à l'étage en dessous du mien, l'a prise en grippe. Ça fait plus d'une fois que je l'entends rouspéter à propos de l'employée d'entretien paysager en question. Je crois que ma voisine a un peu trop de temps libre, car elle se plaît à se mêler de ce qui ne la regarde pas et qu'elle cherche souvent des poux là où il n'y en a pas.

D'ailleurs, après avoir été témoin de l'incident de ce matin, elle jubilait en prétendant avoir l'intention d'appeler la compagnie pour se plaindre. Selon elle, la femme a été irrespectueuse à son égard. Assez ironique, venant d'une chipie professionnelle... D'autant plus que si on a manqué de respect à quelqu'un, c'est à moi, pas à elle.

— Ouin..., répond-il, en grimaçant. D'ailleurs, as-tu eu des nouvelles du propriétaire de la bâtisse ?

— Non. Il est vraiment dur à joindre, celui-là ! Je lui ai demandé des précisions sur la hausse du loyer, mais silence radio depuis quelques jours. D'après moi, il sait très bien que c'est abusif.

— Qu'est-ce que tu comptes faire s'il te répond pas ?

— M'obstiner, répliqué-je, dépité. Ça me tente autant qu'un traitement de canal, mais ç'a pas d'allure. Je peux

pas me permettre de payer plus cher encore. J'ai un seul magasin, je suis pas propriétaire de la chaîne ! Lui possède une dizaine de bâtisses commerciales dans la région, si c'est pas plus. Il fait pas pitié, mettons...

— Ahhh... Ça va s'arranger, patron. Fais confiance à la vie, comme me dit toujours ma mère, me souffle-t-il gentiment avant de retourner travailler.

J'ai bien envie de croire Karim et d'adopter une attitude optimiste face à la situation. Car je n'ai vraiment pas les moyens d'accepter l'augmentation sans rechigner et de piger davantage dans mes poches. Depuis la pandémie, les affaires sont plus difficiles. Il y a d'abord eu la baisse majeure des ventes, puis quand elles ont enfin commencé à remonter, la hausse généralisée des prix, et donc, du coût de la vie. Les gens dépensent moins et sont plus sélectifs dans leurs achats. Ils en veulent plus pour leur argent et c'est légitime. Cependant, il n'est pas évident de garder des prix compétitifs alors que la marge de profit est de plus en plus mince. Je travaille fort pour continuer à développer mon entreprise. Chercher à la diversifier. Notamment avec ce projet de nouvelle collection sur lequel je planche depuis des années et auquel je crois mordicus. Elle sera la première touchée si le locateur garde le cap sur la fixation des nouvelles mensualités pour mon magasin. Non, vraiment, je dois trouver un terrain d'entente avec l'homme d'affaires, qui possède plusieurs bâtisses commerciales un peu partout dans la région. Il le faut. Je m'installe donc à mon bureau et ouvre mon ordinateur pour envoyer un courriel à ce dernier. Avant même que je termine la rédaction du message, j'entends mon nom à l'interphone.

Ma présence est requise au rez-de-chaussée. Je descends aussitôt, pour apprendre que quelqu'un a fait un dégât dans l'une des salles d'essayage.

— Avise le préposé à l'entretien, il doit pas être loin, expliqué-je à la commis, en détaillant le commerce du regard.

— Non. Il a callé malade, tantôt, me répond-elle, embêtée.

Je soupire, agacé, car les absences pour « maladie » sont monnaie courante. Je dois toutefois reconnaître un point positif : l'employé en question a appelé pour nous informer qu'il ne rentrerait pas. Tous n'ont pas ce réflexe...

— Et Karim ?

— *Back-store*. Pour une livraison.

Bon... Elle est seule aux caisses, et on fonctionne déjà avec un effectif ultra-réduit dans les différentes sections du magasin. Il n'y a pas mille solutions.

— C'est beau, je m'en occupe, lui dis-je en allant chercher de quoi désinfecter le plancher. Mais dès que Karim a fini, tu peux me l'envoyer, s'il te plaît ?

Sans montrer mon abattement de devoir jouer les concierges, je vais chercher la vadrouille. J'aime que mon commerce reluise, mais j'ai tendance à m'épargner les désagréments liés au nettoyage de celui-ci. Surtout lorsqu'il implique un dégât plus important... et souvent plus odorant. Et mon équipe le sait. D'ailleurs, Nathalie, ma gérante, qui arrive sur ces entrefaites, passe près de s'étouffer en me voyant manœuvrer le seau à roulettes avec une aisance factice.

— Tut ! Pas un mot ! lancé-je alors que ses yeux s'agrandissent et qu'un rictus moqueur apparaît sur son visage. Qu'est-ce que tu fais ici ? Karim est là, tu sais...

— Je le sais. C'est moi qui l'ai mis sur l'horaire. J'ai de la paperasse à régler avant notre rencontre.

— ...

— Aurais-tu oublié notre rencontre, par hasard ?

Je stoppe net et essaie de fouiller dans ma mémoire : avais-je vraiment un rendez-vous ? Hmm... Ne pas me souvenir d'un engagement, ça ne m'est jamais arrivé. L'important, c'est de ne pas le laisser paraître. En tant que patron, je me dois d'être un modèle pour tous mes employés, quitte à avoir recours à un mensonge blanc.

— Hmm ? Désolé, j'étais dans la lune. Tu disais ?

Faire répéter la question afin de gagner un peu de temps pour offrir une réponse, une technique éprouvée, et pas seulement dans les jeux-questionnaires à la télé.

— L'entrevue pour le nouveau poste, précise Nathalie, les sourcils froncés.

— Oui, oui. Je m'en souvenais, répliqué-je, l'air convaincu. Tu me connais...

Elle hoche la tête en émettant un petit « hum » empreint de suspicion. Elle n'a pas tort de douter : ce rendez-vous m'était vraiment sorti de la tête. Ma gérante est responsable de l'organisation et de la tenue des entretiens d'embauche pour le personnel de plancher, et ma présence n'est jamais requise. Mais dans ce cas-ci, j'ai moi-même proposé de me joindre à elle. Je fonde beaucoup d'espoir sur cet emploi qu'on a créé et qui a un fort potentiel de régler

notre problème d'absentéisme. Avoir accès à une commis sur appel, disponible presque en tout temps et prête à se déplacer à la dernière minute pour remplacer, c'est le rêve! Alors non seulement je suis curieux de découvrir qui va se montrer intéressé, je tiens également à être présent pour rencontrer les candidats.

— Je serai là comme un seul homme, clamé-je en continuant mon chemin. On fait ça dans la salle des employés?

— Parfait. On se retrouve là vers treize heures quinze, le temps que le lunch soit fini. La jeune est attendue pour treize heures trente.

Un coup d'œil à ma montre: midi quarante-cinq. Je me presse vers les salles d'essayage, salue la commis attitrée aux cabines, qui elle aussi semble se demander si je me sens bien, et m'attelle à la tâche. Je ne sais pas ce qui recouvre une partie du plancher, et je préfère ne pas le savoir. Je passe donc la *moppe* sans trop d'entrain lorsque j'entends des bruits suspects émanant d'une des cabines. Puis, une cliente sort de celle-ci, avec dans les bras un petit frisé aux yeux vitreux. En m'apercevant, elle m'adresse un sourire gêné et se faufile en vitesse vers la sortie. J'ai à peine le temps de relever l'incongruité de cette réaction que j'en comprends aussitôt la raison. En poussant du bout des doigts la porte du cubicule que la femme occupait avec sa progéniture, je découvre une scène désolante. Répugnante, même. Le chérubin a été malade. Avec un grand M. Sur le carrelage, sur le petit banc recouvert de tissu, dans le coin de la pièce et... sur quelques morceaux de vêtements. Neufs, évidemment. Un petit haut jaune pour femme, avec dentelle surpiquée, question de compliquer au maximum le nettoyage, un jean pour homme que la cliente – une femme! – n'a pas cru

bon de laisser dans son panier, et un ensemble trois-pièces « propre » (du moins, il l'était) pantalon, chemise et nœud papillon assorti pour tout-petit. Je réprime un haut-le-cœur et je feins la réception d'un message pour m'éloigner un peu et me ressaisir.

Du coin de l'œil, je remarque l'employée du comptoir à l'entrée des salles qui m'observe subtilement. Elle doit être en train de mettre en doute ma capacité à finir le travail. Il le faut. Je n'ai surtout pas envie d'être le sujet des conversations de l'heure de mon équipe de jacasseuses professionnelles. J'ai le dégoût facile et je l'assume pleinement, mais j'ai une fierté, aussi. Et un égo.

— C'est pas d'un commis sur appel que t'as besoin, c'est d'un concierge fiable ! claironne Karim, amusé, en arrivant derrière moi.

— Ha. Ha. Super comique.

— Ouache, lâche-t-il en étirant la tête pour zieuter le dégât. T'as choisi ton moment... Pauvre toi. C'est la totale !

— Penses-tu que tu peux encore plus tourner le fer dans la plaie ?

— Oups ! *Sorry*, fait-il, railleur, la main tendue devant sa bouche pincée.

Il reste planté là, pendant que je me parle intérieurement. Je dois faire un adulte de moi-même, me retrousser les manches, au sens propre comme au figuré. Plus facile à dire qu'à faire. Encore plus avec un spectateur qui éprouve un plaisir malsain à me voir me décomposer sur place. Un voyeur qui figure sur la liste de paie de mon entreprise, en plus. Rien pour m'aider.

— Mon doux, Seigneur! s'exclame Karim en m'entendant soupirer pour la énième fois. T'as déjà connu pire, je suis certain! C'est quand même pas ta première fois?

— Bonne question...

— Ben là! T'as jamais eu à ramasser du vomi? lance-t-il, une pointe de jugement dans le ton. Jamais, jamais?

— Franchement! Oui! Souvent... dans mes jeunes années. La dernière en date, c'était au cégep. Mais ça m'est pas arrivé depuis que je me suis lancé en affaires. Je vois ça comme un privilège de dirigeant d'entreprise... Pourquoi le faire moi-même quand je paie des gens qui peuvent très bien s'en occuper à ma place? Tu vois ce que je veux dire?

S'ensuit un jeu de regards éloquents dans le reflet du miroir de la cabine. Il sait très bien où je m'en allais avec ça. Avec mon sourire diabolique, le fait que je lui tends la *moppe* et que je désigne avec insistance la zone sinistrée du menton, Karim n'a pas le choix de faire deux plus deux.

Sans tenir compte de ses protestations inutiles, je le remercie et vais rejoindre Nathalie dans la salle du personnel. Elle est installée à une table, le nez rivé vers son téléphone. Elle secoue la tête, les lèvres serrées, puis se redresse et se laisse tomber sur le dossier de sa chaise.

— Je suis à l'heure, non? l'interrogé-je en consultant l'heure sur le micro-ondes. On avait bien dit treize heures quinze?

— Oui. C'est pas toi. C'est la candidate.

— Dis-moi pas qu'elle a annulé, toujours?

— Non, non, c'est pas ça, dit-elle piteusement. C'est qu'elle vient d'appeler pour... hum... me demander si elle peut amener son chien à l'entrevue.

Bon. Une autre affaire. Et moi qui espérais que ce serait simple, pour une fois. Juste une fois. Est-ce trop exiger de ma part ?

— Ça dépend, réponds-je, déjà irrité par cette requête pour le moins singulière. Est-ce qu'elle est, mettons..., non voyante ? Ou je sais pas, moi, est-ce qu'elle fait des crises d'épilepsie ? Du diabète ? Est-ce qu'elle a des problèmes de détachement, ou rien qu'un manque grave de jugement ?

— Aucune de ces réponses. C'est juste parce qu'il est encore jeune et qu'il a besoin de surveillance constante.

— Ah ben oui, grrr ! Bon, ben, au point où on en est rendus... De toute façon, c'est seulement pour l'entrevue, alors ça peut passer, je suppose.

Nathalie ne rajoute rien, évitant brièvement mon regard avant de m'annoncer du bout des lèvres que la présence du pitou ne se limiterait malheureusement pas à l'entretien d'embauche.

— Mais... elle va faire comment, si elle a le poste ? Parce que la conciliation travail-famille, je suis tout à faire pour, tu le sais. Mais... là, c'est un animal de compagnie, c'est pas vraiment pareil.

— Je sais bien, Pierre-Alexis. J'ai la même opinion que toi là-dessus... Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Va falloir en discuter avec elle. Elle s'en vient.

Ma gérante m'explique qu'elle a accédé à la requête de la candidate qui, selon elle, mérite d'avoir au moins une

chance de nous faire valoir ses qualités. D'autant plus que ce type de poste ne convient pas à tout le monde. À preuve, les *curriculum vitae* prennent un temps fou à entrer.

— C'est la première personne qui a montré de l'intérêt. Elle habite juste à côté et elle a l'air d'avoir vraiment beaucoup de disponibilité. Alors je propose qu'on la rencontre, et si on perçoit le moindre potentiel, qu'elle respire et qu'elle est capable de compter jusqu'à deux, ajoute-t-elle, cinglante, on l'essaie et on va la former !

— T'as raison, Nathalie. C'est beau, je vais rester ouvert d'esprit.

Je me fais violence pour ne pas céder au cynisme, à ce stade-ci. Mais je vais y mettre des efforts. Pour cet après-midi. Pour la suite, je ne me porte garant de rien. On passe donc en revue le profil de la candidate quand une caissière annonce à l'interphone que cette dernière vient d'arriver. Nathalie se lève pour aller l'accueillir, en me rappelant de respirer un bon coup et de faire preuve de flegme. Et de diplomatie. Dès qu'elle disparaît, je me dépêche d'asperger généreusement la pièce de désodorisant. Un geste préventif, au cas où... Je m'apprête à recevoir un chien en entrevue, après tout. Je me rassois pile au moment où ma gérante revient. Seule. Avec un minuscule cabot, vêtu d'un petit manteau à motif Burberry, en laisse. Encore une petite merde qui ne survivrait pas trente secondes dans la nature. Oh là là.

— Attends que je devine : finalement, elle voulait savoir s'il peut travailler à sa place ?

— Non. C'est pire, réplique-t-elle, découragée. Elle est allée à la toilette... pis elle peut pas l'amener, parce qu'elle a de la misère à faire pipi s'il la regarde. Un genre de blocage.

— Super, rétorqué-je, sarcastique. Ça va de mieux en mieux...

— Je sais... En tout cas. Mais y est *cute*, pareil, non ? me dit-elle, s'asseyant à la table avec l'animal. Checke sa tite face ! Pis son tit *coat*... Il est stylé, ce toutou ! Tu le trouves pas craquant ?

Comment peut-elle me demander ça, alors qu'elle sait pertinemment que je n'aime pas les chiens ? Particulièrement ceux qui sentent le chien. Près de cent pour cent d'entre eux, en fait. En plus de leur odeur, ils bavent, ils laissent du poil partout et exigent beaucoup trop d'attention et de soins. Comme le toilettage. Et malgré un bon bain, ils puent encore après. C'est même pire. D'où l'importance d'avoir du Febreze sous la main. Et ce que je déteste encore plus que les chiens, c'est ceux qui sont... dans mon magasin. À l'exception de ceux d'assistance, bien entendu. Leur utilité et l'aide qu'ils apportent aux plus vulnérables leur confèrent tous les droits, dont celui d'empester autant qu'ils le veulent.

— Bonjour ! Désolée, s'excuse la candidate en arrivant dans la salle comme un chien dans un jeu de quilles. Merci de m'avoir attendue. Et d'avoir surveillé mon bébé. Fallait vraiment que j'y aille.

— Pas de problème, répond calmement Nathalie. Tout le monde va à la salle de bain, vous savez.

— Oui. Mais moi, j'y vais plu souvent que la moyenne des gens. J'ai une vessie hyperactive. D'ailleurs, je me demandais : avez-vous l'intention de faire des travaux bientôt ? Parce que si je peux me permettre, elle a besoin d'amour, un peu ! J'aurais quelques suggestions pour la mettre au goût du jour. Si, évidemment, je vous choisis comme employeur.

Et que vous me permettez d'amener mon chien. Parce que sinon, je suis pas sûre que ça va marcher. Il est pas évident à garder, Montcalm.

— Garder votre calme? Euh... Je suis pas certaine de vous suivre, fait la gérante, avec un doigté que je n'ai pas.

— Pas MON calme à moi, ha! ha! C'est mon petit amour. C'est son nom. Il s'appelle Montcalm. Comme l'avenue, pis le bar.

— Ou plutôt... comme le lieutenant en Nouvelle-France, précisé-je, incapable de me taire.

— Euh... Ouin, en tout cas. Parlant d'affaires nouvelles, je me suis dit que dans les toilettes, il pourrait y avoir des pipis *pads*. Pour lui. Comme ça, j'ai pas à sortir pendant mon *shift* pour qu'il puisse faire ses besoins. Faire attendre les clients, on veut pas ça. Mais on veut pas non plus de dégât sur le plancher.

— Ben non, fais-je, au bord du précipice de mon désespoir. Eh qu'on veut pas ça, hein?

Je cherche à établir un contact visuel avec Nathalie, en quête de réconfort, mais surtout, pour apaiser mon volcan intérieur. Car ma patience, que j'ai promis de contrôler, était déjà dans un état précaire avant même que l'entrevue commence. Si on rajoute le chien incontinent et sa maîtresse pisse-minute dans la balance, pour moi aussi, ça sera un tour de force de garder mon calme.